

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE FANTASQUE.

## Bonne Critique et Littéraire DES HOMMES ET DES CHOSES.

JE N'OBÉIS NI NE COMMANDE A PERSONNE, JE VAIS OU JE VEUX, JE FAIS CE QUI ME PLAIT  
JE VIS COMME JE PEUX ET JE MEURS QUAND IL LE FAUT.

Vol. 7.]

QUEBEC, 19 AOUT 1848.

[No. 9.

### POESIE.

#### LE RENARD QUI PRÊCHE.

Un vieux renard cassé, goutteux, apoplectique,  
Mais instruit, éloquent, disert,  
Et sachant très-bien sa logique,  
Se mit à prêcher au désert.  
Son style était fleuri, sa morale excellente.  
Il prouvait en trois points que la simplicité,  
Les bonnes mœurs, la probité,  
Donnent à peu de frais cette félicité  
Qu'un monde imposteur nous présente,  
Et nous fait payer cher sans la donner jamais,  
Notre prédicateur n'avait aucun succès ;  
Personne ne venait, hors cinq ou six marmottes,  
Ou bien quelques biches dévotes  
Qui vivaient loin du bruit, sans entour, sans faveur,  
Et ne pouvaient pas mettre en crédit l'orateur.  
Il prit le bon parti de changer de matière,  
Prêcha contre les ours, les tigres, les lions,  
Contre leurs appétits gloutons,  
Leur soif, leur rage sanguinaire,  
Tout le monde accourut alors à ses sermons ;  
Cerfs, gazelles, chevreuils, y trouvaient mille charmes ;  
L'auditoire sortait toujours baigné de larmes,  
Et le nom du renard devint bientôt fameux.  
Un lion, roi de la contrée,  
Bonhomme au demeurant, et vieillard fort pieux,  
De l'entendre fut curieux.  
Le renard fus charmé de faire son entrée  
A la cour : il arrive, il prêche, et cette fois,  
Se surpassant lui-même, il tonne, il épouvante  
Les féroces tyrans des bois,  
Peint la faible innocence à leur aspect tremblante.

## LE FANTASQUE.

Implorant chaque jour, la justice trop lente  
 Du maître et du juge des rois.  
 Les courtisans, surpris de tant de hardiesse,  
 Se regardaient sans dire rien ;  
 Car le roi, trouvait cela bien.  
 La nouveauté, parfois fait aimer la rudesse,  
 Au sortir du sermon, le monarque enchanté  
 Fit venir le renard : Vous avez su me plaire,  
 Lui dit-il ; vous m'avez montré la vérité :  
 Je vous dois un juste salaire :  
 Que me demandez-vous pour prix de vos leçons ?  
 Le renard répondit : Sire, quelques diadons.

## LE FANTASQUE.

QUÉBEC, 19 AOUT 1848.

## AVANT, PENDANT ET APRES,

OU LES GRANDS CHEFS DE LA NOUVELLE TRIBU SAUVAGE.

## LES AMIS DE LA PAIX.

## ACTE SECOND.

## Pendant.

## SCÈNE PREMIÈRE.

La première scène du second acte de ce drame politico-tragi-farce-lâché-égoïstico-comique se passe au point du jour, dans un carrosse où sont assis *le gros, le laid, le pacifique*, et enfin *le héros*, sur le visage duquel on lit, au milieu des vilaines choses qu'on y lit ordinairement, une sorte de joie sinistre qui se traduit par le plus désagréable des sourires qu'on puisse imaginer, et dirigé vers le fond d'une des poches de la voiture dont il s'amuse à arracher les franges comme s'il prenait un avant-goût du plaisir qu'il s'était promis d'avancer d'arracher les chevelures de ses adversaires. Il y avait quelque temps déjà que la valeur roulait, et le silence n'avait pas encore été rompu, autrement que par le bruit monotone des roues et des pieds des chevaux, chacun semblant recueillir ses pensées et toutes ses facultés pour en faire un usage prochain, lorsqu'à tout-coup des cris perçants et douloureux à la fois, accompagnés de grognements, tirèrent nos chefs sauvages de leurs profondes rêveries. Tous jetèrent leurs regards en dehors du carrosse pour découvrir la cause de tout ce bruit. Ce n'était qu'un pauvre animal domestique dont les malheurs excitent ordinairement peu de pitié, et qui pour avoir voulu venir jusque sur le grand chemin chercher sa pâture en dépit des précautions que ses maîtres avaient prises pour les garder aux seuls lieux qui lui conviennent, dans l'étable et tout au plus dans la basse-cour, avait failli se faire écraser et n'avait dû la vie qu'à la générosité d'un des coursiers qu'il importunait et qui l'écarta dédaigneusement du pied. Cet incident, bien qu'insignifiant en d'autres circonstances, fournit à l'un des chefs sauvages l'occasion d'entamer la conversation et de philo-

sapher. Les hommes de la nature, on le sait, bien que doués d'un esprit ordinairement solide et fait pour la réflexion, sont fort superstitieux.

*Le laid.*—Voilà un petit évènement qui n'est pas de bon augure, mes amis.

*Le gros.*—Non, et si vous écoutiez mes pressentiments qui ne me trompent presque jamais, nous retournerions sur nos pas.

*Le pacifique.*—Tiens, mon gros, tu fais le romain dans le moment actuel ; mais c'est mal de n'emprunter à ces anciens héros que leur crédulité. Je sais qu'ils eussent vu dans ce qui vient d'arriver un fâcheux présage et renoncé à leur expédition ; mais, moi, en esprit fort, je ne me laisse pas intimider pour si peu. D'ailleurs, mon gros, je te ferai remarquer une circonstance qui doit calmer tes appréhensions : nous sommes dans la paroisse de l'Ange-Gardien ; or, son patron doit certainement veiller à ce que les esprits qui président aux malheurs ne puissent pas y exercer leur empire.

*Le laid.*—N'importe ; parlons d'autre chose. D'abord, nous sommes trop avancés pour reculer, et...

*Le gros.*—Je ne sais ; il n'est jamais trop tard pour revenir sur une mesure lorsqu'on la croit hasardée ; et tenez, moi, sans avoir égard à la pauvre bête que nous avons manqué d'écraser, je vous dirai que je suis un peu surpris de voir l'accueil qui nous est fait. D'après ce que vous me disiez, je croyais qu'au moment où nous mettrions le pied sur le comté de notre héros, l'enthousiasme des électeurs se ferait jour, et que nous serions accueillis par les hourrahs mille fois répétées de la foule heureuse et reconnaissante. Au lieu de cela, je ne vois par-ci par-là que quelques habitants qui se rendent à leurs travaux et qui jettent, de côté, sur nous, des regards de méfiance, quelques-uns même me semblent nous faire les gros yeux. J'aurais dû rester chez moi. Je pense à présent que j'ai laissé à mon bureau beaucoup d'ouvrage très pressant et promis pour ce soir.

*Le héros.*—Tiens, tiens, voilà comme vous êtes vous autres ; la moindre des choses vous interdit ou ralentit votre zèle. Des augures, des visages qui ne vous sourient point ; cela suffit pour vous faire abandonner la partie. Sachez que j'ai pris toutes mes précautions et que le succès est assuré. D'ailleurs, nous allons avoir encore le temps de manipuler bien, des petites intrigues avant l'heure de l'assemblée. Où en serai-je aujourd'hui si je m'étais laissé démonter par tous ceux qui me faisaient la mine ? Travaillons, intriguons, et tout ira bien.

*Le gros.*—Mais les autres auront le même avantage. Tenez, je commence à penser que nous aurions pu nous dispenser de la démarche que nous avons entreprise. Il fallait laisser nos adversaires faire leur assemblée et nous aurions bien pu faire ensuite des contre-assemblées dans votre gazette... et publier des résolutions comme celles que vous avez écrites l'autre jour pour les gens de l'île. Une de plus ou de moins ne peut pas faire grand-chose. J'ai bien regret d'être venu. D'abord, moi je suis pour le rappel de l'Union.

*Le héros.*—Tenez, vous, je sais pour qui vous êtes et... suffit, vous aurez votre récompense.

*Le pacifique.*—Ne parlez donc pas toujours de ça. On dirait à vous entendré que nous n'agissons que par intérêt et non pas...

*Le héros.*—Dam ! il me semble que ce n'est pas par sympathie pour moi, car ça ne vous aurait pris que tout dernièrement, et quant à vos opinions je vous considère au fond plutôt comme des républicains rouges, des partisans de la nationalité furibonde et échevelée que comme des admirateurs de la monarchie britannique ; j'attribue donc un peu votre conversion à l'influence que j'exerce dans la distribution des places.

*Le laid.*—Tiens ! et vous, pour qui agissez-vous ?

*Le héros.*—Oh ! moi, je ne m'en cache pas, entre amis on peut se confier cela ; moi, je dis que le fin mot du gouvernement responsable consiste à obtenir des places permanentes et bien payantes. Mais il faut les gagner auparavant en rendant service...

*Le gros.*—Au peuple ?

*Le héros.*—Imbécile ! eh non ! aux hommes qui donnent les places en attendant qu'ils en puissent attrapper pour eux-mêmes.

*Le laid.*—Tout cela est bel et bon ; mais le premier ministre pourrait fort bien se servir de vous et par ricochet de nous, puis nous laisser dépopulariser, et enfin nous planter là.

*Le héros.*—Oh ! ne craignez pas cela. Voyez-vous, je le tiens par le bon bout ; je possède de sa part une foule de lettres confidentielles sur celui-ci, celui-là, divers documents enfin dont la publication le compromettrait. Or, il ne peut pas me tourner le dos, car je mettrai tout au jour !

*Le gros (à part).*—Si ce sont là les seuls doux liens qui les unissent... ouf ! je voudrais bien être hors du guépier où je me suis sottement fourré.

*Le laid (à part).*—Le moyen n'est pas très moral, mais il est politique et cela suffit.

*Le pacifique (à part).*—Nous avons un chef que les scrupules n'étouffent point, mais n'importe ; cela regarde sa conscience et non pas la nôtre.

*Le héros.*—Qu'avez-vous donc à ruminer tout bas, vous autres ? on dirait que plus nous approchons plus vous faiblissez. Ce n'est pas en agissant ainsi que nous remporterons la victoire. Voyons, songeons à autre chose et récapitulons nos moyens.

*Le laid.*—Oui, oui, puisque nous y sommes il faut gagner à tout prix ; car c'est plus qu'un crime de se faire battre, c'est une faute ; tandis que battre, tuer, assassiner ses ennemis est peut-être quelquefois un crime, mais c'est rarement une faute. Machiavel, qui s'y entendait, dit cela quelque part. Récapitulons nos moyens.

*Le pacifique.*—Oui, récapitulons.

*Le gros (poussant un long soupir).*—Oui ; mais ne comptez pas trop sur moi, je ne me sens pas bien du tout ; tenez, j'ai un mal de tête affreux, des douleurs dans l'estomac, des picotements dans les yeux, un gorgoussement dans le ventre ; c'est la voiture, le temps humide, le...

*Le héros.*—D'abord, j'ai pris tous les moyens nécessaires pour que l'assemblée tourne en notre faveur. J'ai visité personnellement tous mes amis et je leur ai dit qu'il fallait de toute nécessité qu'ils se trouvassent à l'assemblée, que sans cela ils n'auraient pas de commission dans la milice ni de terres dans les townships.

*Le pacifique.*—Fameux ! c'est moi qui ai eu cette idée-là.

*Le héros.*—Ensuite, j'ai été voir les uns après les autres tous ceux qui ont signé la maudite convocation et je leur ai expliqué comme quoi, s'ils se rendaient à l'assemblée, d'abord ils n'auraient point de terres, mais que de plus j'avais le pouvoir de les faire empoigner et de les envoyer pourrir en prison comme des rebelles.

*Le laid.*—Bravo ! c'est moi qui ai imaginé ce joli moyen-là !

*Le héros.*—Eh puis j'ai eu la prévoyance d'amener quelques bons batailleurs. Or, comme les autres ne s'attendent pas à cette surprise-là, et que les habitants de ces campagnes sont très-pacifiques, au premier semblant de tumulte, je suis certain qu'ils se sauveront tous et que nous demeurerons les maîtres de l'assemblée que nous ferons alors à notre guise.

*Le gros.*—Ah ! pour le coup c'est moi qui ai suggéré cette ingénieuse ruse. Hé ! hé ! hé ! ce n'est pas trop mal trouvé, hé ! hé ! hé !

*Le héros.*—J'ai eu de plus la prévoyance d'avertir nos bons fiers-à-bras les charretiers et autres de profiter de la confusion générale pour soigner nos adversaires de la ville qui se trouveront là et leur faire porter la peine de tout l'embarras qu'ils nous causent. J'ai prédit à Québec que ceux qui iraient parler contre moi dans mon comté se feraient battre par mes partisans ; or, vous pensez bien que j'ai eu soin de pourvoir d'avance à l'accomplissement de ma prophétie.

Ici le carrosse s'arrêta. On venait d'arriver au terme du voyage. Deux ou trois hommes portant le costume des cultivateurs étaient devant la maison où l'on allait descendre. Ils avaient l'air morne, sérieux, et ne témoignaient nullement l'allé-

grosse, l'empressement qui signalent d'ordinaire l'arrivée d'un représentant populaire au milieu de ceux qui lui ont confié leur mandat. Ils jetaient des regards inquiets sur la voiture, puis au loin vers la grande route, comme s'ils avaient voulu dire : Est-ce là tout ce monde qui devait venir nous aider ?

*Le héros* (descendant gauchement de voiture et retroussant les manches de son habit comme le boxeur qui s'apprête au combat :)—Eh ! bien, nous voici ; ce n'est que la première battée. Nos autres amis arriveront bientôt. Voyons, avez-vous préparé tout ce que je vous ai dit ?

*Un habitant*.—Dam ! j'avons fait de notre mieux, et si les gens se sauvent, comme vous me l'avez promis, je sommes bien.

*Le héros*.—Oui, mais encore faut-il avoir de quoi les effrayer. Quelles sont vos armes ?

*L'habitant*.—Moi, j'ai ce marteau de maçon, mais je n'aimons pas beaucoup à me servir de ça. C'est traître et ça peut donner la mort.

*Le héros*.—Bah ! dans la foule ça ne paraît pas. Cachez ça d'avance quelque part où vous puissiez mettre la main dessus au premier signal. Pour vous en servir, il faut le faire tourner au-dessus de votre tête, et cela donne un coup affreux ; car, si vous consultez la physique, vous verrez que l'effet est en raison directe du volume multiplié par la vélocité... mais vous êtes trop bêtes vous autres.

*L'habitant* (à part).—Comme il est savant notre membre ; c'est dommage, par exemple, qu'il ne soit pas poli.

*Le héros* (s'adressant à un autre homme qui avait tout écouté sans rien dire).—Et vous, vos armes ?

*L'habitant* (tirant un plomb de sonde muni de quelques pieds de corde).—Voilà tout ce que j'ai pu trouver. J'aurais ben. apporté notre masse à cogner les pieux, mais ce n'est pas commode à cacher ; j'avions pensé à une saulx, mais c'est trop voyant.

*Le héros*.—Mais votre plomb est justement ce qu'il faut. C'est un instrument scientifique et qui me représente la fronde au moyen de laquelle fut abattu Goliath. Ça fera justement l'affaire.

*L'habitant*.—Oui, mais j'aimerais ben à le voir auparavant ce Goliath, je n'aurais qu'à me tromper ; ça ne serait pas drôle. C'est-il le grand mince que vous m'avez dit qu'il fallait assommer, si on pouvait ?

*Le héros*.—Chut ! chut ! je te parlerai de ça plus tard. Souvenez-vous seulement du signal que je dois donner. Au premier coup de pied que je frapperai, vous n'aurez qu'à foncer, et l'affaire sera faite en un clin-d'œil.

*Le gros* (se mirant dans une porte vitrée).—Ah ! ça d'après tout ce que j'entends par-ci, par-là, il me semble certain qu'il y aura du grabuge. Je crois que je ferais bien de rester ici. Moi je veux bien aider la cause par ma présence, mais pour faire plus, je ne crois pas qu'on m'y prenne. C'est bon si j'étais sûr de la récompense ; mais, du train que vont les choses, j'ai bien peur...

*Le laid* (lui frappant rudement sur le ventre).—Eh bien, mon gros, dis-moi donc les réflexions philosophiques que te suggère la réflexion de ton visage dans ce miroir peu limpide ?

*Le gros* (à demi fâché).—Dites donc, monsieur le laid, je vous prie de modérer vos familiarités. Croyez-vous que parce que nous sommes venus garder... notre ami ensemble...

*Le héros*.—Allons, allons déjeuner et achever de nous préparer pour l'assemblée.

(La seconde scène du second acte avec le grand monologue prononcé dans un grenier paraîtra samedi prochain.)

## COLLABORATION.

## ASSEMBLÉE—COURSES—ARTISTES—BAZAR, ETC.

Que de choses, lecteurs, se sont passées depuis notre dernière entrevue ! Que de faits j'aurais à vous raconter si je voulais être prolix comme d'habitude, et vous dire tout ce que j'ai vu et entendu !... Mais, comme ce serait par trop ennuyeux pour vous de m'écouter, et par trop embarrassant pour moi de tout vous écrire, je toucherai légèrement aux petits événements, avec le désir de vous entretenir plus longuement des choses qui ont attiré ma sérieuse attention.

Je ne vous dirai rien d'une assemblée extraordinaire qui a eu lieu, pour de bons motifs, à moins de cent lieues de cette ville, assemblée où les *battants* ont été les *battus*, et où les assaillants ont dû la vie aux assaillis. A un autre que moi il appartient de vous transporter sur la scène où s'est joué un drame tragi-comique, de vous en développer toutes les péripéties inattendues ; à la plume seule qui a commencé le récit des événements en question avec le talent qu'elle possède, à la plume seule du spirituel et malin rédacteur du *Fantasque*, dis-je, est réservé le pouvoir de vous égayer et de vous attrister, de vous faire rire et pleurer tour à tour. Je me tairai pour l'écouter avec vous tous, lecteurs. Je ne vous parlerai pas non plus de petits procès, pendant des événements dont je viens de vous dire quelques mots, procès dans lesquels la justice, avec la glorieuse incertitude qui la guide, a tranché froidement les questions, à la satisfaction des uns, au mécontentement des autres.

Que vous dirai-je des courses de chevaux, auxquelles je n'ai pas assisté, et qui n'ont pu réellement intéresser que les *sportsmen* anglais qui aiment plus leurs chevaux qu'eux-mêmes. Pas un mot ainsi de la couleur, de l'élégance ou de la célérité des coursiers qui, au dire des spectateurs, n'étaient que des bêtes bien communes. Je me tairai aussi sur le bal qui a suivi les courses et qui était donné par les directeurs du *Jockey Club* dans le vaste et splendide salon de l'Hôtel Saint-George. Je vous dirai seulement que la musique y était ravissante, qu'on y remarquait l'élite de la société anglaise et canadienne, et surtout la vraie aristocratie *John Bull*, et que la nuit il faisait tellement chaud que je trouvais extravagants les danseurs et les danseuses qui s'agitaient dans le tourbillon d'une valse ou d'une polka, par une chaleur de 60 à 80 degrés. Après le bal ont eu lieu les régattes que j'ai pu voir de ma fenêtre, sans m'occuper de connaître quelle chaloupe ou quel canot remporterait le prix de la course, quels rameurs seraient couronnés.

Un mot seulement sur la volée d'artistes de tout genre qui est venue s'abattre joyeusement sur notre pauvre et mélancolique cité. Chanteurs et chanteuses, violoniste, pianiste, nul n'a pu dissiper le nuage qui obscurcit le front de la vieille capitale qui pleure, depuis plusieurs années, sur l'abandon où on la laisse, et regrette chaque jour sa splendeur première, ses joies et ses fêtes d'autrefois. A l'exception du général *Thom Thumb*, le célèbre nain qui est venu nous enlever une jolie somme et est reparti content en nous saluant d'un sourire moqueur, tous les artistes, après un très court séjour dans la Jérusalem moderne, l'ont quittée en lui jetant de tristes adieux et de funestes prophéties. Après eux les *Dansettes Viennoises*, nos gentils papillons de l'été dernier, sont revenues nous faire admirer leurs danses gracieuses et folâtres ; mais si elles charment tous les yeux, elles ne peuvent charmer toutes les bourses, et les piastres qu'elles recueilleront ne paieront pas même les guirlandes qui enveloppent les petites nymphes dans le joli *Pas de Fleurs*. La troupe dansante va repartir la semaine prochaine et nous boudera long-temps, je le crains, pour le froid accueil qu'on lui fait. Mais que voulez-vous !... Notre pauvre ville n'a plus le sourire sur les lèvres pour recevoir les artistes qui

viennent lui offrir de la musique ou de la danse pour de belles et si rares piastres ! Peut-elle se réjouir, la pauvre abandonnée, quand les soucis la dévorent, quand des enfants ingrats menacent de lui déchirer le sein, et que l'avenir lui apparaît sous les couleurs les plus lugubres ! . . . . .

Pour terminer ces fêtes, pour couronner par une bonne action toutes ces joies folles et éphémères, le Bazar des Dames de St. Roch s'est élevé au milieu du faubourg de ce nom. Salle somptueusement décorée, musique excellente, tables chargées d'objets d'art d'un haut prix, d'articles de luxe et de fantaisie ; tables couvertes de fleurs, de bonbons, de rafraîchissements de toutes sortes : tout offrait au visiteur le coup-d'œil le plus magnifique, le plus enchanteur. Mais quoi de plus ravissant que cet essaim brillant de papillons bleus, blancs, roses, lilas, qui voltigeaient autour des tables, qui vous açaient au passage du geste et de la voix ! . . . Comment vous peindre ces groupes charmants de jeunes filles aux traits suaves et géliques, aux cheveux noirs, bruns et blonds, qui, mettant de côté la timidité naturelle à leur sexe, souriaient coquettement au visiteur, l'invitaient gracieusement à acheter leur marchandise, le sollicitaient, le pressaient avec une aimable audace de faire la charité aux pauvres, puis finissaient par le voler de la meilleure grâce du monde et le remerciaient par le plus doux sourire ! Le jeune homme ému, ravi à la vue de tant de charmes, vidait le contenu de sa bourse dans la main de la jolie marchande, en murmurant tout bas : "Voilà pour vos beaux yeux," puis s'éloignait heureux et amoureux ; l'avare même, vaincu par tant de grâce et de beauté, faisait preuve de générosité, achetait avec plaisir et payait avec contentement. Un peintre seul pourrait rendre la scène brillante qui se déroulait aux yeux du spectateur, scène que ma plume, bien que sous l'impression d'un si délicieux spectacle, ne fait que légèrement et imparfaitement esquisser. Oh ! si j'avais eu de l'or à demande, avec quel bonheur, avec quelle douce satisfaction, je l'aurais donné aux belles mendiantes qui me disaient : "Soyez charitable" pour payer à leur valeur de charmants sourires, d'agréables paroles !

En dépit d'un ciel nébuleux et menaçant, en dépit de la pluie qui tomba par intervalle, pendant quatre jours consécutifs une foule immense s'est pressée dans la salle du bazar qui, depuis huit heures du matin jusqu'à dix heures du soir, offrit la scène la plus variée, la plus animée. Malgré la pénurie des temps, malgré la misère même, les citoyens de Québec d'origine canadienne, ceux de St. Roch surtout, se sont montrés généreux, et ont secondé avec empressement les nobles efforts, les travaux et les fatigues des dames du bazar qui ont tout le mérite d'une belle action et de plus la satisfaction d'avoir recueilli une bonne recette destinée à fonder un hospice pour les vieillards et les infirmes. Honneur donc aux Dames du Bazar de St. Roch, et reconnaissance aux citoyens qui leur ont accordé un bienveillant patronage !

Mais je m'aperçois, lecteurs, que je manque à la promesse que je vous ai faite d'être bref. Heureux d'avoir joui d'un ravissant spectacle, je me suis laissé entraîner aux charmes de la description, j'ai oublié, dans mon enthousiasme poétique, que j'avais à vous entretenir de choses très sérieuses. Je laisse à regret l'atmosphère embaumée du bazar, la salle des fêtes qui m'ont causé de si douces émotions, procuré de si délicieux moments, pour vous conduire chez les amis de la paix, au foyer de la guerre et de la discorde.

Une sourde agitation règne chez les Irlandais. Des assemblées secrètes ont lieu fréquemment, des clubs s'organisent ; on s'arme en silence, on se prépare à frapper quelque grand coup. On dit même (chose incroyable !) que des Canadiens amis de la paix, des Unionnistes, se lient aux Anti-Unionnistes irlandais ! Honte à ces hommes, s'ils existent, qui refusent de se joindre à leurs concitoyens pour demander le rappel d'une mesure qui les opprime, et vont prêter leur argent et leur bras à une nation étrangère qui n'a pour eux qu'une sympathie de circonstance, et qui reconnaîtra plus tard, par la plus noire ingratitude, les services qu'on lui aura rendus ! Nul ne sait quand et comment éclatera la tempête, et chacun est dans l'attente d'événements qui ne peuvent manquer de s'accomplir.

Le Don Quichotte de 1837 a secoué le sommeil léthargique dans lequel il était plongé depuis plusieurs années. Pensant avec bonheur au rôle qu'il joua pendant la rébellion, fier de remplir le personnage de *busy body*, dans lequel il excelle, Bobby va, vient, court, s'agit, parle, interroge. Plein d'amour et de loyauté pour sa gracieuse souveraine, il croit voir partout de noirs complots tramés contre elle, et lui dévoue ses jours et ses nuits. Samedi dernier, j'étais à la fenêtre lorsque je vis passer en voiture le magistrat infatigable, qui n'avait sur lui que son pantalon et sa veste. Il paraissait très agité, et de temps à autre parlait avec une satisfaction évidente à un jeune homme qui l'accompagnait. C'était chose assez étonnante de voir un homme du rang, de la qualité de *Olsawits* dans un tel négligé; aussi chacun se demandait: Où va-t-il? d'où vient-il? Je m'adressais la même question jusqu'à ce que j'eusse tout appris. Comme vous le pensez bien, il revenait d'une visite chez les amis de la paix qui sont en ce moment dans les dispositions de faire la guerre. J'aurais bien quelque chose à vous dire sur cette visite, mais je laisse cela de côté pour vous raconter une scène plus intéressante qui s'est passée depuis dans le même quartier.

Mardi soir, entre onze heures et minuit, une foule nombreuse d'hommes et d'enfants parcouraient dans toute sa longueur la rue de la Paix. Deux musiciens précédaient le cortège qui portait des torches de résine et hurlaient sur son chemin: *Hurrah for Mitchell! Hurrah for old Ireland! Hurrah for independence!* La police regardait, en tremblant, défiler cette procession d'hommes armés de fusils, de pistolets et de bâtons, et qui faisaient de temps en temps des décharges de leurs armes. A toutes les fenêtres illuminées on voyait des personnes qui répondaient par des hurrahs sympathiques à ceux qui étaient poussés dans la rue. Cette cérémonie lugubre dura environ deux heures, puis se dispersa. Quel est le but, l'intention de ces hommes? Voilà la question qui se présente à l'esprit inquiet des paisibles habitants de la cité, surpris que les autorités demeurent muettes à la vue de ces *manifestations moins que pacifiques*.

Nisus.

\*. Un enfant terrible, qui a coûté cher au pays, s'est permis le sophisme suivant: "Tant que j'ai été au pouvoir, l'émeute n'a pas éclaté.—Parbleu, je le crois bien; vous l'organisez!"

\*. Le citoyen Proudhon ne parle pas (à la tribune)!

Le silence du citoyen Proudhon est une calamité! Pourquoi donc le citoyen Proudhon ne parle-t-il pas?

—Vous êtes bon! Il tient en son bec un fromage... de vingt-cinq francs par jour!

---

## CONDITIONS:

Ce journal paraît autant que possible tous les samedis. Il est rédigé et publié par un nombre inconnu de collaborateurs. Prix: *Sept chéllus et demi* par année payable par semestre d'avance. Les annonces sont insérées à part sur un couvert, au prix des autres journaux, et vu l'immense circulation qu'a toujours obtenue le *Fantastique* dans toute l'étendue du pays, on ne saurait choisir de meilleur voie de publicité.

Les collaborateurs publieront chacun de leurs articles sous une signature particulière. On admet aucune communication non accompagnée du nom de l'auteur.

---

IMPRIMÉ ET PUBLIÉ, POUR LE COMITÉ DE RÉDACTION,

Par FRÉCHETTE ET FRÈRE, Rue La Montagne N<sup>o</sup> 13.